



HAL
open science

Un stigmate épistémologique. Le relativisme dans le strong programme de David Bloor

François Briatte

► **To cite this version:**

François Briatte. Un stigmate épistémologique. Le relativisme dans le strong programme de David Bloor. *Tracés: Revue de Sciences Humaines*, 2007, 12, pp.207-213. 10.4000/traces.225. halshs-00153289

HAL Id: halshs-00153289

<https://shs.hal.science/halshs-00153289v1>

Submitted on 12 Jun 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

Un stigmaté épistémologique

Le relativisme dans le *strong programme* de David Bloor

KNOWLEDGE—What Archbishops
do not doubt.¹

Le *strong programme* désigne le courant d'étude développé à partir du milieu des années 1960 par David Bloor et ses collègues de la *Science Studies Unit* de l'Université d'Édimbourg². Visant à contribuer à l'analyse sociologique de la connaissance scientifique, il s'insère dans la dynamique de recherche plus large portée par les *science studies*, c'est-à-dire l'extension du champ d'étude de l'histoire et de la philosophie des sciences à travers le prolongement de la notion même de « science » à ses extrémités sociale, politique et culturelle.

Remise dans sa perspective historique, cette redéfinition du périmètre d'analyse des faits et des pratiques scientifiques s'est accompagnée presque immédiatement d'un débat aussi âpre que récurrent portant sur la pertinence théorique de ses programmes d'étude, parmi lesquels le *strong programme* fait figure de précurseur. Dans cette optique, l'objet premier de cette note est de fournir un aperçu succinct du cadre de référence proposé par le « programme fort » et des deux principales séries d'objections qui le flanquent depuis sa création. On terminera en présentant le tournant argumentatif en cours de réalisation dans les derniers textes de David Bloor : alors que son exposé initial du *strong programme* s'en tenait à une reconnaissance discrète de sa nature relativiste, l'opposition entre relativisme et absolutisme sert désormais de point d'ancrage à sa critique des modes d'appréhension de la connaissance scientifique.

Synthétiquement, le *strong programme* consiste à reconnaître que, dans la mesure où toute entreprise de connaissance du monde est relative à ses conditions d'acquisition, la démarche scientifique initiée par l'être humain en société est un processus systématiquement borné par nos sens comme par nos croyances collectives, et qui n'est pas en mesure d'atteindre des certitudes absolues. Pour David Bloor, à l'échelle d'une société, un regard naturaliste sur l'établissement de la connaissance nous apprend que celle-ci n'a « pas grand-chose à voir avec l'expérience

¹ B. Russell, *The Good Citizen's Alphabet*, Londres, Gabberbochus, 1953.

² D. Bloor, *Knowledge and Social Imagery*, Chicago, University of Chicago Press, 1976. Pour un bref historique de l'émergence du *strong programme*, cf. notre entretien avec l'auteur dans ce même numéro.

sensorielle de ses membres individuels, ou la somme de ce que l'on pourrait appeler leur connaissance animale. Elle désigne plutôt leur(s) vision(s) collective(s) de la Réalité »³. Le concept de vérité n'existe par conséquent qu'à l'état de connaissance conventionnelle particulière, historiquement contingente et relative aux facteurs sociaux et culturels interagissant avec notre expérience sensible.

La mise en évidence d'une connaissance tacite instituée par accord collectif au sein d'une société et servant par la suite de soubassement à l'observation et au raisonnement scientifique ne constitue toutefois pas en soi un trait distinctif du *strong programme*, dans la mesure où l'explication sociologique jouait déjà un rôle dans les modes historiographiques classiques des sciences, et notamment celui élaboré par Imre Lakatos⁴. Le point de rupture se situe plus en profondeur, dans la délimitation du champ d'intervention des facteurs sociaux. Refusant la césure internaliste/externaliste qui relègue ces derniers au domaine de l'erreur, David Bloor étend leur capacité explicative à toute proposition scientifique, sans considération pour son exactitude. L'hypothèse d'arrière-plan caractéristique de son approche est ainsi que la trajectoire intellectuelle d'une connaissance exacte ne diffère pas essentiellement de celle d'une croyance fautive : le moindre fragment de connaissance scientifique est imprégné de la faillibilité naturelle de notre expérience sensible et de notre faculté de compréhension. Omniprésents sans être nécessairement prégnants, les facteurs sociaux innervent l'intégralité de la connaissance scientifique, qui se caractérise par son homogénéité constitutive. L'existence de connaissances scientifiques vraies et fausses ne possède plus d'explication naturelle et doit s'interpréter, à l'inverse, comme l'aboutissement de processus de différenciation socialement déterminés. En ce sens, le *strong programme* cherche à rendre compte du statut des connaissances en société, au lieu d'y prendre son appui initial.

Les quatre principes axiomatiques décrits dans les premières pages de *Knowledge and Social Imagery* mettent en pratique cet objectif de recherche. La perspective première du *strong programme* est ainsi l'identification de l'ensemble des causes qui aboutissent à la formation des propositions scientifiques (principe de causalité). L'assemblage de ces causes vise à produire des théories explicatives susceptibles d'être généralisées à toute activité scientifique par la suite, y compris à l'analyse sociologique de la connaissance elle-même (critère de réflexivité).

³ D. Bloor, *op. cit.*, p. 16. Le raisonnement de l'auteur est analogue à celui déployé par Kuhn pour rendre compte de la liaison nécessaire entre observation et conceptualisation ; cf. T. S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1983, ch. 9.

⁴ I. Lakatos, « History of Science and Its Rational Reconstructions », in R. C. Buck, R. S. Cohen (ed.), *Boston Studies in the Philosophy of Science*, vol. 8, Dordrecht, Reidel, 1971, pp. 91-182.

La recherche des facteurs à l'origine des propositions scientifiques est toutefois confrontée à un « obstacle épistémologique » de taille : l'esprit humain produit naturellement des énoncés évaluatifs sur les connaissances qu'il acquiert à partir de celles qu'il possède déjà. Par conséquent, lorsqu'il choisit de se tourner vers des propositions scientifiques appartenant au passé, son appréciation immédiate est inévitablement anachronique et asymétrique, dans la mesure où l'issue future des propositions est connue et anticipée. S'il manque de s'affranchir du biais induit par la connaissance des verdicts scientifiques contemporains, le chercheur court le risque de projeter sa propre expérience dans son objet d'étude et d'aboutir, au mieux, à une explication incomplète des phénomènes qu'il examine. Son conditionnement intellectuel doit lui permettre, au contraire, de connaître *contre* une connaissance antérieure⁵. Il lui appartient donc, dans un premier temps, de rectifier la pente naturelle de son état d'esprit et de construire ses théories explicatives en s'interdisant d'émettre un jugement quelconque sur les propositions étudiées (principe d'impartialité). Parallèlement, il est requis de ces théories explicatives qu'elles mobilisent des grilles d'analyse composées des « mêmes types de causes »⁶ pour toutes les propositions auxquelles elles s'appliquent (principe de symétrie).

Couplés dans la pratique, ces principes déterminent le contexte dans lequel le relativisme intervient dans le *strong programme*. Résultant de la mise en condition du chercheur confronté à son objet d'étude, le relativisme de David Bloor est un dispositif méthodologique destiné à préserver l'homogénéité causale inhérente à la connaissance scientifique dans les raisonnements que nous lui appliquons. L'existence d'une distinction ontologique entre propositions scientifiques vraies et fausses n'est à aucun moment remise en cause en vertu de cette exigence méthodologique. Au contraire, elle y est inscrite en filigrane : en l'absence de cette distinction, la connaissance ne nécessiterait pas de mise en symétrie et les précautions dont se s'entoure le *strong programme* n'auraient alors pas lieu d'être.

Pris isolément, on peut estimer que c'est l'identité explicative voulue par le principe de symétrie qui confère au programme d'étude de David Bloor une forme de tension constitutive, semblant devoir l'exposer en permanence à deux grands ordres de critiques rythmant les discussions passées et présentes⁷.

⁵ La formule est empruntée à G. Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1999 [1938]. L'auteur réserve toutefois ce travail à l'épistémologue et défend une « histoire jugée » des sciences.

⁶ D. Bloor, *op. cit.*, p. 7.

⁷ Les épisodes les plus marquants de ces discussions ont été publiés dans les revues *Social Studies of Science*, *Studies in the History and Philosophy of Science* ou encore *Philosophy of the Social Sciences*.

Un premier débat contradictoire s'est engagé avec le programme de recherche proposé par Harry Collins et les auteurs de l'école de Bath⁸, qui constitue moins une critique qu'une tentative de dépassement du *strong programme*. Parce qu'il semble considérer que la position de David Bloor pêche non pas par excès mais par défaut de relativisme, Harry Collins propose de se séparer temporairement du présupposé matérialiste au profit d'une lecture idéaliste de l'activité scientifique. L'auteur estime devoir (et pouvoir) faire abstraction des données liées à l'expérience sensible pour mieux entrevoir la part qui revient aux interactions sociales dans la construction de la connaissance scientifique. Chez Harry Collins, la neutralisation des « effets de réel » vise ainsi à rendre plus saillants les « effets de société », dont le cadre d'observation microsociologique revendiqué par l'auteur doit fournir les meilleures conditions d'examen. Cette convergence d'objectifs entre (les) Harry Collins et le *strong programme* masque un net désaccord méthodologique sur le bien-fondé de la démarche idéaliste. Pour David Bloor, le réalisme « instinctif » consubstantiel à l'activité humaine (et scientifique par extension) réfute la possibilité d'étudier le prisme interprétatif attribuable aux connaissances et aux schémas culturels préexistants sans faire référence à l'expérience spontanée des sens⁹. Une tension analogue entre idéalisme et matérialisme semble se situer également au cœur de la filiation contrariée entre le *strong programme* et le cadre d'analyse proposé par Bruno Latour¹⁰.

À un niveau de généralité plus élevé, un second ordre de critique issu pour l'essentiel des rangs de la philosophie des sciences anglo-américaine porte sur l'axiome emblématique du *strong programme*, le principe de symétrie¹¹. La majeure partie des contradicteurs de David Bloor s'accorde pour y reconnaître la pierre d'achoppement inhérente aux approches relativistes. Bien

⁸ Cf. notamment H. M. Collins, *Changing Order : Replication and Induction in Scientific Practice*, Chicago, Chicago of University Press, 2nd éd., 1992 [1985]. Pour une cartographie fine des écoles de pensée composant la sociologie de la connaissance scientifique, cf. M. Kusch, « Sociology of Scientific Knowledge », 1998.

⁹ D. Bloor, « Idealism and the Sociology of Knowledge », *Social Studies of Science*, vol. 26, n°4, 1996, pp. 839-856. Barry Barnes manifeste la même prudence méthodologique en mettant en garde contre « l'excès d'enthousiasme » que peut susciter la démarche idéaliste de Harry Collins, qui court perpétuellement le risque de faire reposer ses explications sur des facteurs exclusivement sociaux, ou tout au moins d'en laisser l'impression. Cf. B. Barnes, *Scientific Knowledge and Social Theory*, Londres, Routledge, 1974, p. vii.

¹⁰ B. Latour, *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*, Paris, La Découverte, 2005 [1989]. Dans l'ouvrage, l'extension du principe de symétrie au couple nature/société est présentée comme une montée en radicalité et en réflexivité (p. 532). Plusieurs ambiguïtés subsistent cependant sur la nature du différend qui oppose les schémas interprétatifs de David Bloor et Bruno Latour, sans que leur célèbre contentieux permette d'en décider avec certitude ; cf. D. Bloor, « Anti-Latour » ; B. Latour, « For David Bloor... and Beyond : A Reply to David Bloor's Anti-Latour », D. Bloor, « Reply to Bruno Latour », *Studies in the History and Philosophy of Science*, vol. 30, n°1, 1999, pp. 81-136. Pour une proposition d'explication, cf. E. Seguin, « Bloor, Latour and the Field », *Studies in the History and Philosophy of Science*, vol. 31, n°3, pp. 503-508.

¹¹ Cf. notamment M. Hollis, « The Social Destruction of Reality », in M. Hollis, S. Lukes (eds), *Rationality and Relativism*, Oxford, Blackwell, 1982, pp. 67-86 ; L. Laudan, « The Pseudo-Science of Science ? », *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 11, n°2, 1981, pp. 173-198 ; R. Dawkins, *River Out of Eden*, Londres, Weidenfeld and Nicolson, 1995.

que le principe de symétrie ne recommande que de faire preuve d'« une curiosité de même degré et de même nature »¹² envers les connaissances vraies et fausses, ses détracteurs l'ont suspecté de vouloir abolir cette distinction et d'interdire toute possibilité à la science d'atteindre une forme d'objectivité. De même, alors que le *strong programme* se conçoit expressément comme une dimension d'analyse complémentaire des entreprises scientifiques existantes¹³, ses adversaires l'accusent de s'acheminer presque mécaniquement vers une explication réductionniste et mono-causale de la science, où seule l'intervention de la société influe sur la composition de la connaissance. Les traits prêtés au *strong programme* par ses contradicteurs le présentent comme une théorie subjectiviste à portée anti-scientifique, caractéristiques qui lui sont généralement attribuées au même titre qu'à toute démarche relativiste, conférant au terme une fonction de « stigmaté épistémologique »¹⁴.

Face à cette masse d'attaques en règle, la défense du *strong programme* passe essentiellement par la reconnaissance de l'existence de plusieurs variétés de relativismes. Il est significatif que la tension cruciale décrite précédemment entre relativismes idéaliste et matérialiste soit absente des textes anti-relativistes, ce faible degré de distinction leur permettant en outre de confondre relativisme et anti-réalisme et de reconfigurer le débat en ces termes. En définitive, la puissance du stigmaté épistémologique associé au relativisme est susceptible d'avoir limité de manière drastique la portée du dialogue engagé entre le *strong programme* et la branche philosophique de l'étude des sciences¹⁵. Conjointement irréconciliable avec les programmes d'études idéalistes qu'il côtoie au sein des *science studies* et incompatible avec les courants d'analyse qui voient en la science un moyen d'accès privilégié à une forme de vérité non contingente, le *strong programme* semble condamné à une double équivoque permanente exigeant une justification constante de son hypothèse de travail.

¹² B. Barnes, D. Bloor, « Relativism, Rationalism and the Sociology of Knowledge », in M. Hollis, S. Lukes (ed.), *op. cit.*, p.22.

¹³ Cette indication figure notamment dans les premières lignes de B. Barnes, D. Bloor et J. Henry, *Scientific Knowledge : A Sociological Analysis*, Londres, Athlone, 1996 : « la sociologie [de la connaissance] apporte une contribution nécessaire au projet plus large de compréhension de la science » (p. viii).

¹⁴ Une explication partielle à ce stigmaté consiste à remarquer que la plasticité offerte à la connaissance scientifique dans la définition qu'en donne le *strong programme* s'accompagne spontanément d'une menace diffuse concernant notre capacité à distinguer le vrai du faux. David Bloor prend lui-même acte de ce « sentiment latent » (*op. cit.*, p. 159), qui s'explique selon lui par la confusion que nous entretenons naturellement entre les notions de vérité et de monde matériel.

¹⁵ Peut-être est-ce pour cette raison que, confronté à des critiques similaires à celles mentionnés ici, Thomas Kuhn s'est toujours refusé à entériner explicitement le caractère relativiste de sa position, jugeant qu'« elle ne peut pas l'être, et en tout cas, elle est loin du *simple relativisme* » (*op. cit.*, p. 278).

Dans une tentative récente de rééquilibrage du débat¹⁶, David Bloor a suggéré que l'opposition entre le relativisme et ses critiques ne subsiste que grâce au flou définitionnel dans lequel les tenants des positions anti-relativistes (ou absolutistes) maintiennent la notion de « science ». Si la charge de la preuve venait à s'inverser, les tenants d'une lecture absolutiste du développement de la connaissance seraient amenés à fournir les preuves de l'indépendance des propositions scientifiques exactes vis-à-vis de la société, exercice de justification auquel le *strong programme* suggère que leur position ne survivrait pas car nécessitant un recours à l'existence d'une vérité dogmatique, de nature immanente et incontestable. Le postulat implicite qui sous-tend cette conception de l'opposition entre relativistes et anti-relativistes présente par conséquent la foi comme « le moyen de défense traditionnel et le plus efficace contre le relativisme »¹⁷, position quelque peu provocatrice qui devrait relancer le débat sur la relativité de la connaissance scientifique aux limites naturelles de l'intellect, au cadre historique dans lequel il s'exerce et aux ressources culturelles qui lui sont disponibles.

François Briatte

Department of Social Policy

University of Edinburgh

f.briatte@ed.ac.uk

¹⁶ D. Bloor, « Relativism or Absolutism. The Unavoidable Choice », *Common Knowledge*, à paraître.

¹⁷ B. Barnes, D. Bloor, « Relativism, Rationalism and the Sociology of Knowledge », *op. cit.*, p.46-47.